

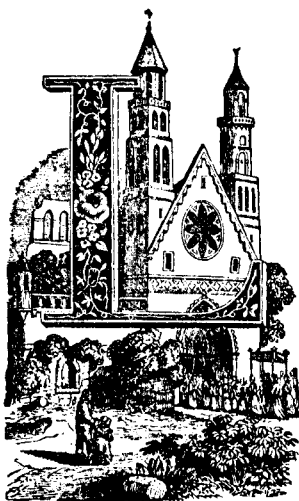
SERMON

POUR LA FÊTE NATIONALE DE ST. JEAN-BAPTISTE, PRÊCHÉ A
LA PAROISSE DE MONTRÉAL, LE 24 JUIN, 1846.

Nous sommes heureux de livrer à l'admiration de nos lecteurs, le magnifique DISCOURS prononcé par M. le grand-vicaire HUDON, à la messe solennelle de la Saint Jean-Baptiste, le 24 juin courant. Des paroles aussi éloquentes, d'aussi nobles sentiments méritent d'être conservés longtemps, toujours, sous les yeux du peuple Canadien.

Nisi dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.

PSEAUME 126.



A tâche qu'il m'est imposé de remplir en ce jour, Messieurs, est à mes yeux bien honorable, et en même tems difficile. Elle est honorable, puisque j'ai à parler devant ce qu'il y a de plus éclairé et de plus marquant dans cette capitale, et que c'est dans un jour où tout ce qu'il y a de vrai patriotisme dans les cœurs Canadiens se réveille et se ranime pour se manifester dans tout son éclat. Elle est difficile, parce que paraissant pour la première fois dans cette chaire, et m'y voyant entouré de l'élite de mes concitoyens, je ne peux

me défendre d'un certain sentiment d'appréhension, et il y a, ce me semble, de ma part, témérité à ouvrir la bouche et à entreprendre de donner, au sentiment patriotique qui vous anime, une direction telle que la religion a droit de l'attendre de vous, et telle qu'elle contribue puissamment au bonheur de notre commune patrie. J'aurais donc dû la laisser cette tâche à une bouche plus éloquente et plus persuasive que la mienne. La seule excuse qui pourrait me justifier à vos yeux, et qui m'a déterminé à accepter l'honneur qui m'a été déferé, c'est qu'étant comme vous tous l'enfant du sol, sentant couler dans mes veines, comme vous dans les vôtres, le pur sang Canadien, j'ai cru pouvoir, en présence de mes compatriotes, donner un libre cours aux sentimens que j'éprouve, et aux vœux que je forme pour le bonheur et la prospérité de notre patrie. Toutes ces raisons seront, je l'espère, des motifs qui justifieront ma démarche, et qui en même tems vous porteront à écouter avec indulgence ce que j'ai à vous adresser dans ce beau jour.

Oui, je peux appeler cette fête un beau jour, car ces bannières religieuses déployées avec grâce, ces emblèmes d'industrie étalés avec somptuosité, et où l'art et le bon goût se disputent avec le sentiment, tout cela m'annonce qu'il y a dans vos cœurs un germe puissant de foi et d'énergie qui n'a besoin que d'être développé et bien dirigé pour le faire servir efficacement à la prospérité de notre pays.

Vous n'attendez pas cependant de moi, que dans une circonstance comme celle-ci, je vous fasse une dissertation d'économie politique ; ni le caractère dont je suis revêtu, ni le lieu saint qui nous rassemble ne me le permettraient, et puis d'ailleurs, vous avez parmi vous tant d'hommes habiles et capables d'exciter votre émulation, qu'il serait pour moi plus que superflu de l'entreprendre. Chacun dans la position où la providence l'a placé, devant travailler au bonheur de sa patrie, j'ai pensé que j'y aurais

" qu'il te ressemble. Il faut qu'elle n'ait pas de préjugés contre nous autres, car je t'assure que ce jeune homme est beaucoup plus beau que toi.

" Tu sais qu'elle a passé une partie de l'hiver à Québec, chez la mère de cette demoiselle qui était ici l'automne dernier, et qui se promenait si souvent dans la voiture de M. Wagnaër. Elle m'a montré les pas de plusieurs jolies danses qu'elle a apprises chez cette demoiselle. Elle dit que maman a tort de ne pas me faire montrer la danse ; moi je trouve que maman a bien raison ; à quoi cela me servirait-il ici. Maman ne veut pas que j'aille aux noces chez les *habitans*, et à part de cela il n'y a pas d'occasion de sortir.

" Clorinde est bien mondaine : je crains beaucoup pour son salut. Ça serait bien dommage qu'elle ne fut pas sauvée, une jolie fille, et qui a l'air si bonne. Maman dit que si je la voyais souvent, elle me perdrait. Elle doit venir me chercher demain pour me promener avec elle ; je ne sais pas si maman voudra. Il me semble depuis que je la connais que je la trouve plus belle qu'avant. Elle est bien bonne, mais elle a une si belle taille et de si beaux yeux noirs. Elle m'a dit en riant qu'elle paraissait une négresse près de moi ; mais ça n'empêche pas que je voudrais bien avoir sa taille.

" Pardonne-moi, mon bon Charles, si je t'écris toutes ces folies de petites filles, qui ne doivent pas t'amuser du tout ; mais si je te voyais, je te les contera, et quand je t'écris c'est absolument comme si je t'avais ici, non plus sous le vieil orme, puisqu'il est tombé ; mais au bord de l'eau, comme la veille du jour où Pierre est parti avec toi, pour ne plus revenir.

" TA PETITE LOUISE."

(A continuer.)

